

LE JUIF ANTISÉMITE

Camillo BERNERI

Éditions «Vita», 2 rue Fléchier, PARIS.

INTRODUCTION

En 1933, les journaux publiaient, parmi leurs nouvelles d'Allemagne, celle-ci:

«Un docteur berlinois, Arthur Meyer, était ardent parmi les fanatiques du mouvement contre les israélites. Il avait été le promoteur de la campagne de boycottage des médecins juifs. Voici qu'on annonce sa mort. Il s'est suicidé avec sa femme. La police secrète avait découvert qu'il était juif lui-même. Et plutôt que de se voir démis de ses fonctions, il s'est tué».

J'ai, sur le moment, trouvé ce cas très réjouissant, par lui-même et parce que la mort d'un antisémite est une des choses qui me soulagent le cœur. Mais, par la suite, j'ai réfléchi à ce drame, en pensant à un autre suicide: celui du Juif antisémite Otto Weininger. Et je me suis demandé: opportunisme déçu ou fanatisme désolé? Je fus donc conduit à supposer des complications de l'esprit, là où j'avais vu, superficiellement, un réflexe vulgaire.

Une autre nouvelle attira, dans la même année, mon attention, mais celle-ci me souleva le cœur d'indignation.

«Un national-socialiste connu, l'écrivain Arnolt Bronnen vient d'être licencié de la Funkstunde, la société de radio de Berlin. Bronnen est l'auteur d'un roman à succès sur la Haute-Silésie. Au service de la radio depuis de nombreuses années, il avait mené une action sourde et une propagande ouverte pour les hitlériens au temps de la radio républicaine. En dépit des services rendus, on vient de le licencier parce que son père était juif.

Le cas de Bronnen mérite quelques détails qui montrent à quel niveau moral sont tombés les grands hommes du nouveau régime.

Les origines juives du nazi Bronnen furent révélées il y a quelques années. On vit alors cet héroïque soldat du troisième Reich publier la justification suivante: il proclame que sa mère avait trompé son mari avec un Allemand cent pour cent aryen, et que lui, Arnolt Bronnen était le fils de cet amant et non du juif époux. Goebbels, en chassant le courageux romancier de la station de Berlin, se refuse donc à accepter cette explication».

Encore une fois, un souvenir vint me faire réfléchir. Il y avait, en Italie, un jeune écrivain, qui ne manquait pas de talent. Il était, vers 1917, bien que mal défini et pas trop définissable, à gauche. Doué d'une culture européenne, polyglotte et globe-trotter, il nourrissait l'admiration la plus vive et la plus chaude pour la *gens germanica*, dont il se considérait comme un rejeton, à cause de son père qui était (je ne sais plus exactement) Autrichien ou Allemand. Mais un beau jour, il quitte son nom très teuton, prend un pseudonyme ultra-italien et plonge dans le nationalisme romain le plus effréné. Ses amis, étonnés d'une si rapide et si radicale métamorphose, sachant que, malgré son cabotinisme, le néo-italien cent

pour cent ne peut pas avoir accompli un revirement si profond sans quelque raison, l'interrogent. Et les plus intimes ont l'explication du phénomène. Le personnage en question a su que celui qu'il avait toujours cru son père ne l'était qu'officiellement. Le père réel était un Italien; l'écrivain, de ce jour-là, en prose et en vers, accomplit une véritable protestation nationaliste.

Qu'il est difficile de pénétrer l'esprit des aptitudes! Combien d'énigmes se présentent à chaque cas de juifs qui ont eu un rôle antisémite. Ce Juif Krasny, ambitieux et aux lèvres de jouisseur, qui était ministre du gouvernement de Petliura, alors que le *batko* assassin avait déjà commis des dizaines de pogromes, en parlant avec Bernard Lecache, eut ce cri: «*On tuait, et j'avais cru que j'arrêterais le bras du bourreau*». Probablement cet arriviste n'a jamais été antisémite. Il a collaboré avec les ennemis de sa race comme beaucoup de sociaux-démocrates, au fond pas du tout ennemis du prolétariat, ont collaboré avec des gouvernement réactionnaires. S'il est difficile de débrouiller les cas des Juifs participant à des gouvernements antisémites, de notre temps, combien est-il plus difficile de le faire lorsqu'il s'agit des temps lointains. Probablement antijudaïque et non pas antisémite fut ce juif de la Rochelle, nommé Nicolas Donin qui, embrassa le catholicisme vers 1236; en 1239 il porta devant le Pape Grégoire IX, une accusation en règle contre le Talmud, qui conduisit ici et là à la saisie des exemplaires du Talmud et à leur destruction publique par le feu (1240). Probablement antijudaïques, mais non véritablement antisémites furent, au même siècle, les Juifs convertis Josué de Lorca et Pablo Christiani (ce dernier dominicain et zélé convertisseur), ardents polémistes catholiques. Au contraire, on peut soupçonner d'antisémitisme Abner de Burgos, philosophe et médecin juif, qui, vers 1330, se fit baptiser et devint ennemi et persécuteur des Juifs. Il fut auteur, sous le nom de Alphonse de Valladolid, de plusieurs écrits antijudaïques en hébreu et en espagnol (*Libro de las tres gracias, El libro de las batallas de Dio, Les Malliciones de los Judios, etc...*) (*) de caractère diffamatoire et il poussa le roi de Castille, Pierre le Cruel (1350-1369) à réformer arbitrairement le culte israélite.

Salomon Lévy (1350-1435) rabbin à Burgos, se convertit au catholicisme et prit le nom de Paul de Santa Maria. Il fut ordonné prêtre et s'éleva aux plus hautes dignités. Chancelier de Castille après la mort de Henri III, il poussa la régente Doña Catalina à publier des édits implacables contre les Juifs.

Au XVI^{ème} siècle, le Juif converti Victor de Garben écrivit deux gros traités contre les Juifs: *Judeorum erroris et moris* (1509) et *De Vita et moribus Judæorum* (1511) (**). Le rabbin Jéchiel abjura, fut baptisé par le pape Grégoire XIII et devint prédicateur. On imprima en 1585 ses sermons contre les Juifs de Florence. Le Juif converti Joseph Pfefferkorn, pamphlétaire du même siècle, calomnia les Juifs, en demandant aux princes d'Allemagne de confisquer et de détruire les livres judaïques; puis, si cela ne suffisait pas, de chasser les Juifs de leurs territoires, ou tout au moins de les réduire aux métiers les plus avilissants. Si en 1593 la communauté juive de Francfort faillit être détruite, cela était dû aussi aux calomnies d'un Juif converti: un nommé Abraham de Lublin. Dans ce cas, comme dans le cas de Ratisbonne (1) il est bien difficile de comprendre comment les faits se sont passés.

Même pour les écrivains juifs antijudaïques, j'ai dû constamment écarter dans ce rapide *excursus*, ceux qui se sont bornés à écrire contre la synagogue. Seule une étude sérieuse de la littérature antijudaïque due à des juifs convertis permettrait un classement. L'historiographie juive est presque entièrement le monopole d'historiens Juifs, plus ou moins judaïques et nationalistes. On ne peut pas se baser sur elle. Des historiographes Juifs par exemple présentent comme antisémite Aloïsius de Sonnefelds, Juif passé au catholicisme qui a cependant défendu les Juifs de l'accusation de meurtre rituel. De même pour les autres Juifs convertis au XIX^{ème} siècle: Paul Drach, les frères Lemann, Libermann, les frères Ratisbonne, le Dr Kohn, etc... Vraiment seuls écrivains antisémites furent, de nos temps, les Juifs H. Cerfberr de Medelsheim, auteur du livre «*Ce que sont les Juifs de France*» (Paris, 1847), J. Brafmann. auteur du «*Livre du Kabal*» (Odessa, 1873), René Groos, qui mena en 1922, une campagne antisémite dans des revues parisiennes et le philosophe autrichien Otto Weininger.

(*) *Libro de las tres gracias*: Livre des trois grâces; *El libro de las batallas de Dio*: Le livre des batailles de Dieu; *Les Malliciones de los Judios*: La malice des Juifs. (Note A.M.).

(**) *Judeorum erroris et moris*: Erreurs et coutumes des Juifs; *De Vita et moribus Judæorum*: La vie et la conduite des Juifs. (Note A.M.).

(1) Vers 1475 Peter Schwartz et Hans Bayol, juifs convertis, provoquèrent la population de Ratisbonne à saccager le ghetto.

Par ailleurs, sont tout à fait à écarter les épisodes plus ou moins romanesques, dans lesquels on voit des Judas de la race. Par exemple: des historiens (2) nous racontent que dans l'année 66 après Jésus-Christ, un Juif d'Antiochie accusa son père et d'autres coreligionnaires d'avoir voulu mettre le feu à la ville pendant la nuit. Moi-même j'avais considéré comme exact qu'en 1882, un petit Juif Scharf eut accusé son père d'avoir égorgé à la synagogue de Tisza Eszalar (Hongrie) une jeune fille chrétienne, mais lorsque je suis passé des sources catholiques aux sources juives, j'ai dû constater que ces dernières plaçaient le fait sous sa véritable lumière. L'enfant avait bien accusé son père, mais parce que torturé par la gendarmerie qui menait l'enquête. Là où on aurait pu soupçonner un complexe il n'y avait que la faiblesse d'un enfant cruellement questionné.

Quelles idées ont dirigé mon étude? Elles sont les mêmes qui ont inspiré Otto Ruhle dans son essai sur Karl Marx (Éd. Grasset, Paris, 1933 pp.389-394). Comme O. Ruhle je pense que les intérêts biologiques et sociaux sont les grandes lignes de la conduite humaine et que le caractère est une somme de la constitution physique, de la situation sociale et de la position de la famille. Par conséquent, la loi d'adaptation opère dans le domaine de l'esprit comme dans celui de l'activité utilitaire.

Le phénomène du Juif antisémite me paraît explicable par un complexe d'infériorité qui tâche d'échapper à soi-même par un refoulement. La résistance à cette protestation me semble générer la haine antisémite.

L'amour de ce qu'on voudrait être (amour né du dégoût de nous-mêmes) détermine la haine de ce qu'on est. Mais puisqu'on n'a pas de haine envers soi-même, on arrive à avoir de la haine envers ceux qui sont ce qu'on ne voudrait pas être.

Voilà, à mon avis, le mécanisme intime de l'antisémitisme juif.

(2) Par exemple: A. Basnage, *Histoire des Hébreux*, Rotterdam, 1706-1707, tome 1. ch.8.